

De l'oubli à la redécouverte des hiéroglyphes égyptiens : L'aventure du déchiffrement des hiéroglyphes

*Karine Madrigal**

Abstract

Most of the time, the adventure of the hieroglyphs deciphering is presented either as a battle between two protagonists, Young and Champollion, or as the quest of an isolated genius, all alone in the face of hieroglyphs and his detractors. Studies in recent years, carried out using different archival funds, show that the reality is very different. The results of the study of the archives of the Champollion brothers that I have carried out since 2010, compared with those of my colleagues, allow us today to have a very precise idea of the progress of the research carried out by Jean-François Champollion and the context in which the decipherment of 1822 was made. Jean-François Champollion, guided by his older brother, was continually in contact with the scientists of his time. The research of his predecessors laid the first stones of the building and the emulations of his time probably encouraged the decipherer to surpass himself in unlocking the secret of the hieroglyphs

Par sa complexité, l'écriture hiéroglyphique fascine le monde savant depuis plusieurs siècles. Tombée dans l'oubli à partir du IV^e siècle, de nombreux érudits s'essayèrent à comprendre le fonctionnement des hiéroglyphes égyptiens. Mais il faudra attendre la découverte de la *Pierre de Rosette* en 1799 et le génie de Jean-François Champollion pour que la clé de compréhension des « paroles sacrées » des anciens Égyptiens nous soit révélée en 1822.

Les résultats de l'étude du fonds d'archive des frères Champollion,¹ confrontés à ceux de mes collègues travaillant sur d'autres fonds, nous permettent aujourd'hui d'avoir une idée bien précise du déroulement des recherches menées par Jean-François Champollion et du contexte dans lequel se fait le déchiffrement de 1822.

Les écritures égyptiennes et les premières tentatives de déchiffrement

L'écriture hiéroglyphique, apparue à la fin du 4^e millénaire, est un système d'écriture complexe, utilisé durant un peu plus de 3 000 ans. Il est à la fois idéographique et phonographique, où un signe peut représenter une idée ou un son. À l'heure actuelle, le répertoire hiéroglyphique est estimé approximativement à 1500/2000 signes pour les périodes anciennes jusqu'à 2000/2500 signes pour l'époque gréco-romaine.²

À côté de l'écriture hiéroglyphique utilisée pour les textes sacrés, nous savons que les Égyptiens utilisaient le hiératique, une écriture cursive plus adaptée aux besoins quotidiens car plus rapide à tracer. L'écriture démotique, quant à elle, devient, à partir du VII^e siècle av. J.-C., l'écriture officielle. C'est la seule écriture égyptienne à connaître une large utilisation dans la vie quotidienne. Certains érudits avant Jean-François Champollion désignaient cette écriture sous le terme « *enchoriale* ». Le déchiffreur quant à lui préfère utiliser le terme « démotique » comme il l'explique dans un mémoire inédit (dont le brouillon est conservé à la Bibliothèque nationale de France) intitulé *Mémoire sur l'écriture démotique des anciens Égyptiens*, lu à l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres le 2 août 1822, soit un peu moins de deux mois avant la lecture de la célèbre *Lettre à M. Dacier* révélant la méthode de déchiffrement du système hiéroglyphique égyptien : « *Nous donnerons à la troisième espèce d'écriture, celle du texte intermédiaire de Rosette, le nom d'écriture démotique c'est-à-dire populaire parce que Hérodote, le premier des auteurs grecs qui ont parlé des différentes écritures égyptiennes, (l') appelle en effet (ainsi)* ».

Avec le triomphe du christianisme, les Égyptiens abandonnent l'écriture hiéroglyphique, liée à la culture pharaonique (païenne) et lui substituent un système entièrement alphabétique.

Il s'agit de l'alphabet copte qui est basé sur l'alphabet grec des II-III^e siècles apr. J.-C. augmenté de quelques signes issus du démotique pour noter des sons inconnus du grec d'alors. Le copte, qui emprunte aussi du vocabulaire au grec, note désormais les voyelles.

Les Égyptiens et leurs interprètes grecs ne transmettent pas de documents permettant de comprendre le fonctionnement des hiéroglyphes mais heureusement, quelques auteurs antiques donnent des descriptions de la langue des anciens Égyptiens. Par exemple l'historien Ammien Marcellin (330-395) explique que « *l'idiome des premiers Égyptiens n'avait pas, comme les langues modernes, un nombre déterminé de caractères répondant à tous les besoins de la pensée. À chaque lettre, chez eux, était attachée la valeur d'un*

nom ou d'un verbe, et quelquefois elle renfermait un sens complet ». Hérodote (480-425 av. J.-C.), quant à lui, souligne que les Égyptiens avaient « deux sortes d'écritures, appelées l'une sacrée, l'autre populaire ». Enfin, Diodore de Sicile (contemporain de Jules César) précise que « les prêtres enseignent à leurs fils deux sortes de caractères, les uns sacrés, les autres dont la connaissance est plus répandue ». Nous devons à ces écrivains de l'Antiquité la pérennité de l'information sur l'existence des deux écritures hiéroglyphiques et cursives utilisées simultanément par les anciens Égyptiens.

Concernant les premières « études » sur les hiéroglyphes,³ il faut citer Horapollon (Ve siècle) et son ouvrage intitulé *Hieroglyphica*. Cette œuvre qui fait autorité jusqu'à la période de la Renaissance et inspire plusieurs auteurs postérieurs ne traite les hiéroglyphes que de façon allégorique, voire ésotérique, Horapollon ne s'intéressant qu'à la symbolique religieuse des images.

Bien plus tard, un voyageur romain nommé Pietro della Valle (1586-1652), rapporte d'Orient en 1626, plusieurs manuscrits parmi lesquels se trouvent cinq grammaires et deux lexiques coptes-arabes. Ces ouvrages servent de base aux travaux d'Athanase Kircher (1602-1680) qui est le premier à tenter sérieusement de déchiffrer l'écriture des anciens Égyptiens. Bien qu'il travaille à partir de documents antiques, Kircher revient à une vision ésotérique de l'écriture égyptienne.

Kircher a édité neuf ouvrages concernant l'Égypte ancienne, sans avoir rien percé du secret des hiéroglyphes. Cependant, il pose un premier jalon pour la science égyptologique à venir grâce à ses travaux sur la langue copte. En 1636, il publie le *Prodromus coptus sive aegyptiacus*, qui est le premier ouvrage scientifique traitant de la langue copte et, en 1644, le lexique de copte *Lingua aegyptiaca restituta* résultant de ses travaux sur les écrits rapportés par Pietro della Valle. Il établit, suivant sur ce point Nicolas-Claude Fabri de Peiresc (1580-1637) qu'il a rencontré en 1633, que les anciens Égyptiens parlaient le copte, ayant constaté qu'il peut expliquer les noms transmis par les auteurs classiques à l'aide de cette langue.

En effet, au IIIe siècle de notre ère, comme nous l'avons vu précédemment, la langue officielle en Égypte est le copte. Elle est la dernière évolution de la langue des anciens Égyptiens. Cela veut dire qu'elle conserve la grammaire qui était en usage depuis le Nouvel Empire ainsi que la prononciation et le vocabulaire traditionnel, adaptés aux multiples dialectes régionaux de la Vallée. En revanche, son écriture n'a plus rien à voir avec les textes gravés sur les murs des temples. Lorsque l'arabe s'impose définitivement en Égypte, le copte cesse d'être une langue vivante et n'est plus utilisée que dans la liturgie chrétienne. Il est probable que l'information selon laquelle le copte prend ses racines dans la langue des anciens Égyptiens soit parvenue en Europe par le truchement des érudits arabes, peut-être grâce aux informateurs orientaux de Peiresc. Le fait que Kircher travaille à partir de copies de vrais monuments et non d'inventions fantaisistes, constitue la différence fondamentale entre ses travaux et ceux des déchiffreurs de la Renaissance.

Au cours des XVIIe et XVIIIe siècles, plusieurs savants s'intéressent au mystère des hiéroglyphes. Par exemple, William Warburton (1698-1779) réfute l'ésotérisme de l'écriture égyptienne. À Paris, l'abbé Barthélemy (1716-1795) qui a déchiffré en 1754 l'alphabet palmyrénien et en 1758 l'alphabet phénicien, suggère, en 1761, que les ovales (les cartouches) présents dans les inscriptions égyptiennes renferment des noms de dieux ou de rois. L'idée est reprise en 1785 par l'orientaliste Joseph de Guignes

(1721-1800). Ses travaux le conduisent à une réflexion : les Égyptiens négligeaient la transcription de certaines voyelles et il pressent que les trois systèmes d'écriture (hiéroglyphique, hiératique et démotique) forment un tout. Le Danois Jørgen Zoëga (1755-1809), quant à lui, collecte une abondante documentation sur les textes égyptiens. L'étude qui en découle lui fait suggérer, en 1797, que l'écriture égyptienne doit comporter des éléments phonétiques.

Une découverte inattendue : La pierre de Rosette

Le 19 juillet 1799, les soldats de Bonaparte découvrent en réalisant des travaux dans le fort Jullien, ce que nous nommons de nos jours, la *pierre de Rosette*.⁴ A cette époque, il est déjà établi, dans le monde savant, que le copte dérive de la langue des anciens Égyptiens, que les trois écritures égyptiennes (hiéroglyphique, hiératique et démotique) sont liées, que les cartouches contiennent des noms royaux, et enfin que le système des hiéroglyphes comporte des éléments phonétiques.

Mais, pour pouvoir percer le mystère des écritures égyptiennes, il manquait un document bilingue. Selon les préceptes de l'abbé Barthélemy⁵ – inventeur de la méthode de déchiffrement – pour décoder une écriture, il est nécessaire d'avoir une inscription bilingue. De plus, il avance qu'il faut confronter la langue à déchiffrer à une autre que l'on connaît. Dans l'inscription bilingue, il faut utiliser les noms propres pour retrouver la valeur des lettres qui les composent. La lettre doit toujours exprimer la même valeur et ne pas en changer selon ses désirs.

Le *monument de Rosette* est un précieux élément pour le déchiffrement car il comporte un décret traduit en trois écritures dont deux relatives à la langue des anciens Égyptiens. Les savants de la Commission des sciences et des arts, appliquant la méthode Barthélemy, comprennent qu'en essayant de faire le parallèle entre des éléments des textes égyptiens et ceux du texte grec ils réussiront peut-être à traduire quelques mots égyptiens. Dans cette optique, dès 1800, il est décidé de réaliser des épreuves de la *pierre de Rosette* et de les diffuser en Europe pour que les savants français, allemands, italiens etc. puissent travailler dessus. Côté français, Jean-Joseph Marcel (1776-1854) et Louis Rémy Raige (1777-1810) sont chargés de cette recherche. Bien que leurs débuts soient prometteurs, très vite ils se heurtent à un mur et abandonnent.

Après avoir été capturée par les Anglais en 1801, la *stèle de Rosette* n'est pas installée de suite au *British Museum* ce qui permet aux savants de la *Society of Antiquaries* de Londres de l'étudier. Le 4 novembre 1802, le révérend Stephen Weston (1747-1830) présente oralement une version anglaise du texte grec. La *Society* fait aussi exécuter des moulages en plâtre qui sont envoyés à différentes universités anglaises ainsi que des fac-similés du texte grec qui sont adressés à des institutions européennes et américaines. À chacun de ces destinataires, une traduction est demandée. Mais il n'y a aucune réponse de leur part sauf un courrier en provenance de l'université de Göttingen donnant une traduction en latin assortie de remarques en français de Christian Gottlob Heyne (1729-1812). Orientalistes et hellénistes se penchent sur la seule écriture qu'ils connaissent : la grecque. Tout comme l'écriture égyptienne, l'écriture grecque en Égypte n'a cessé d'évoluer avec le temps. Dans leur étude de la partie grecque de la *pierre de Rosette*, les savants vont devoir également décrypter cette composition, la lecture d'un texte épigraphique n'étant pas toujours aisé.

Les savants parisiens ont une longueur d'avance sur leurs homologues anglais car ils disposent depuis le printemps 1800, de deux empreintes de la stèle. Gabriel de La Porte du Theil (1742-1815) est chargé de la traduction à partir des copies apportées à Paris par le général Dugua. Contraint de quitter la capitale, il abandonne son travail et est remplacé par Hubert-Pascal Ameilhon (1730-1811), qui présente son étude à l'Institut de Paris le 6 janvier 1801. Il préfère attendre que la pierre arrive en France avant de publier ses résultats, afin de pouvoir les confronter à l'original, car il remarque des différences de graphie entre les copies. Après la défaite française et la confiscation du *monument de Rosette*, il se résout à publier son ouvrage *Éclaircissements sur l'inscription grecque du monument trouvé à Rosette*. La traduction d'Ameilhon fera autorité durant quarante ans jusqu'à ce que Jean-Antoine Letronne (1787-1848) publie en 1841 une autre version française corrigeant les erreurs d'Ameilhon.

Tandis que les hellénistes de plusieurs pays s'interrogent sur le texte grec, deux hommes, un Français et un Suédois s'attèlent au déchiffrement des écritures égyptiennes. En 1801, le ministre Chaptal demande à Antoine-Isaac Silvestre de Sacy (1758-1838), orientaliste français reconnu, d'étudier la *pierre de Rosette*. Ce dernier se penche sur le texte démotique en essayant de repérer certains mots, dont les noms propres du texte grec, pour les mettre en relation avec leurs équivalents en hiéroglyphes. Il en identifie plusieurs, mais commet quelques erreurs. Il décide d'abandonner. Son mémoire intitulé *Lettre au citoyen Chaptal au sujet de l'inscription égyptienne du monument trouvé à Rosette* et publié à Paris en 1802 expose ses efforts et ses déconvenues.

Quant au Suédois Johan David Åkerblad (1763-1819), son profil est presque à l'opposé de celui de Silvestre de Sacy. Diplomate, il fait de nombreux voyages en Méditerranée et se met à étudier les langues orientales lorsqu'il est muté à Constantinople. Il s'attache particulièrement au copte. En poste à Paris, il suit les cours de Silvestre de Sacy qui lui communique une copie de la pierre de Rosette. À son tour, il propose le déchiffrement de plusieurs mots ainsi qu'un alphabet égyptien qu'il sait incomplet, mais espère corriger plus tard. Il adresse en 1802 à Silvestre de Sacy sa *Lettre sur l'inscription égyptienne de Rosette*. Malgré ses avancées, Åkerblad commet l'erreur de croire que l'écriture égyptienne est entièrement phonétique.

Enfin, il nous faut mentionner le savant anglais Thomas Young (1773-1829). Ce linguiste s'intéresse à partir de 1814 à l'écriture démotique de la *pierre de Rosette*. Suivant les préceptes de Barthélemy, il commence par le démotique et les noms royaux qui s'y trouvent. Åkerblad lui transmet le résultat de ses recherches sur le sujet, et le savant anglais les améliore immédiatement. En particulier, il étudie la relation entre la forme des signes démotiques, hiératiques et hiéroglyphiques. Il montre ses résultats à Silvestre de Sacy et obtient son soutien. Enfin, Young propose la traduction d'un peu plus de 200 mots différents dont près de la moitié est juste, ce qui est considérable. Malheureusement, il ne comprend pas le fonctionnement du système hiéroglyphique comme on peut s'en rendre compte lorsqu'on lit son article de 1816 du *Museum Criticum*, où il défend l'idée que l'écriture phonétique utilisée pour les noms grecs et romains était l'indice de l'introduction d'éléments étrangers dans un système égyptien exclusivement idéographique, ce qui est faux.

Toutes les recherches, bonnes ou mauvaises, menées depuis les auteurs antiques jusqu'à l'époque de Champollion, servent de base de travail aux frères Champollion. Ces derniers avaient une parfaite connaissance des travaux antérieurs de leurs prédécesseurs mais aussi se tenaient au courant de l'avancée de ceux de leurs contemporains. Leur façon de procéder ne diverge en rien des méthodes de travail de tout bon chercheur actuel.

Les frères Champollion dans la bataille des hiéroglyphes⁶



À gauche : Portrait de Jacques-Joseph, Musée Champollion de Vif ; © Karine Madrigal
À droite : Portrait de Jean-François Champollion, Musée du Louvre ; © Karine Madrigal

Au moment où la *Pierre de Rosette* est découverte, Jacques-Joseph Champollion-Figeac (1778-1867), le frère aîné de Jean-François (1790-1832) est à Grenoble. Il a vingt ans. Quant au cadet, qui va sur ses neuf ans, il est à Figeac, où il est pris en charge par l'abbé Calmels. Dans ses mémoires,⁷ Jacques-Joseph mentionne le regret de ne pas avoir fait partie de l'armée de Bonaparte. Il aurait bien voulu accompagner son cousin André Champollion (1765-1799) à l'occasion de l'Expédition d'Égypte. Au sein de la librairie paternelle, il a accès à des ouvrages, mais également aux journaux et articles que son père reçoit. Par ce biais, il suit probablement avec intérêt les nouvelles relatant les temps forts de la campagne égyptienne. Il poursuit certainement cette curiosité lorsqu'il déménage à Grenoble. Grâce à la presse, il apprend qu'un objet d'exception a été découvert et qu'il sera peut-être la clé pour lever le mystère des hiéroglyphes des anciens Égyptiens.

L'implication de Jacques-Joseph dans l'étude de la Pierre de Rosette⁸

À Grenoble dès 1798, l'aîné des Champollion, helléniste autodidacte, se fait remarquer dans le milieu intellectuel et politique. Le cadet, qui le rejoint en 1801, le suit aux soirées intellectuelles, lors de ses travaux de recherches archéologiques. La passion pour l'Égypte, déjà bien présente chez les deux frères Champollion, se développe avec l'arrivée du nouveau préfet de l'Isère, Joseph Fourier. Cet ancien savant

de Bonaparte a pour mission de rédiger la préface de la monumentale *Description de l'Égypte*. Pour cela, il se fait aider par l'aîné des Champollion. Bien que nous n'ayons pas d'information formelle, il semblerait que par le biais de Joseph Fourier, les Champollion aient eu accès à une copie des textes de la *Pierre de Rosette*. Cela permet à Jacques-Joseph de travailler sur la partie grecque. Il présente, le 5 juin 1804, lors d'une séance de la Société des sciences et des arts de Grenoble, sa *Dissertation sur la célèbre inscription de Rosette*.

De 1804 à 1807, Jean-François Champollion est interne au Lycée impérial de Grenoble. L'enseignement strict et quasiment militaire du lycée déplaît fortement au cadet et il appelle le lycée « sa prison ». Pour pouvoir survivre, il se lance dans l'étude des langues orientales et tente de retrouver les toponymes anciens de l'Égypte derrière les noms modernes. Pour cela, il demande à son frère de lui faire passer un certain nombre d'ouvrages comme le montre un billet conservé à la Bibliothèque d'étude et du patrimoine de Grenoble (fig. 1). Il présente en 1806, sa *Remarque sur la fable des géants d'après les étymologies hébraïques* puis en 1807 son *Essai d'une description géographique de l'Égypte avant le temps de Cambyse*. Cette dernière présentation est très appréciée par Joseph Fourier qui devient le protecteur des frères Champollion. Enfin, lors d'une soirée chez le préfet Fourier, Jean-François Champollion fait la connaissance de Dom Raphaël de Monachis qui lui explique qu'il est important qu'il étudie la langue copte s'il veut poursuivre ses recherches sur l'ancienne Égypte.⁹

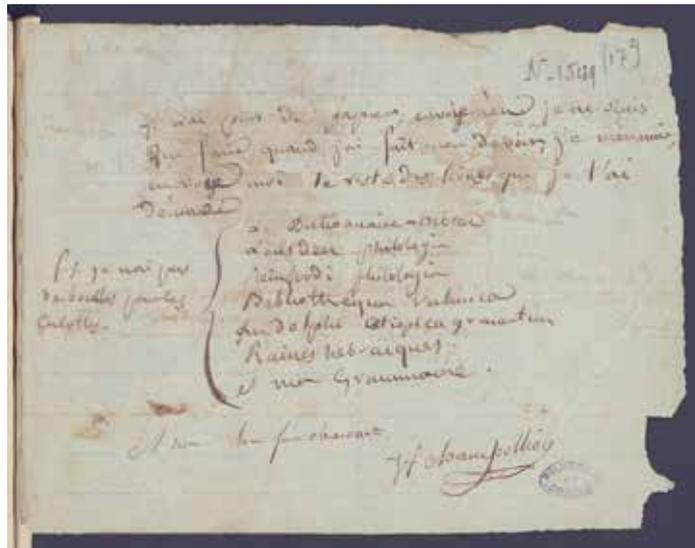


Fig. 1 : Billet de la main de Jean-François Champollion, © Bibliothèque d'étude et du patrimoine de Grenoble

Les années parisiennes : Études et recherches

En 1807, grâce au préfet Fourier, Jacques-Joseph obtient pour son frère une inscription comme élève orientaliste à Paris. Son emploi du temps est partagé entre l'École spéciale des Langues orientales où il suit les cours de Louis-Mathieu Langlès (1763-1824), le Collège de France, où il prend des cours de persan avec Antoine-Isaac Silvestre de Sacy (1758-1838), d'hébreu, de syriaque et de chaldéen avec Prosper-Gabriel Audran (1744-1819) mais aussi des cours d'arabe. Il suit les conseils de Dom Raphaël de Monachis

et se rend régulièrement à l'église Saint-Roch, près de la pension où il loge, pour écouter la messe en copte donnée par le vicaire Chiftichi.

Ses activités « extra-scolaires » sont réduites, faute de temps et de moyen. Mais il se rend tout de même à quelques soirées notamment celles organisées par Aubin-Louis Millin de Grandmaison (1759-1818).

Il fréquente assidument la Bibliothèque Impériale (actuelle Bibliothèque nationale de France) ou encore la Bibliothèque de l' Arsenal pour consulter des ouvrages. Il suit en cela les recommandations de son frère : « *il faut que tu cherches à connaître tout ce qu'on a écrit sur cela bon et mauvais et recourir toujours aux originaux, parce qu'en fait de citations, chaque auteur prend un passage dans le sens qui est le plus adapté à son opinion, souvent ce passage est tronqué, et en recourant à l'original on trouve dans l'ensemble toute autre chose que dans la citation partielle* ». ¹⁰

Sur les conseils de son frère, il s'attèle également à l'étude de la *Pierre de Rosette*. N'ayant pas accès à l'original, Champollion travaille sur les copies des textes qu'il va obtenir grâce au réseau savant de son frère. On sait qu'il a accès à la copie faite à Londres par l'abbé de Tersan (1736-1819) mais également à celle de Jean-Joseph Marcel (1776-1854) conservée à la Bibliothèque nationale de France (BnF).

L'étude que j'ai menée durant plus de dix ans sur la correspondance entre les deux frères durant la période 1807-1821, montre que la méthodologie de travail pour tenter de déchiffrer l'écriture des anciens Égyptiens se met en place à deux. L'aîné des Champollion n'est pas uniquement là pour gendарmer le cadet, le remettre dans le droit chemin, le financer, il y a un véritable échange intellectuel entre les deux frères qui mènera le cadet au déchiffrement.

Une période propice pour les sciences

Le début du XIXe siècle est une période propice aux sciences et une partie de la communauté scientifique, française et européenne, croit aux capacités de Champollion pour réussir. Ces savants, issus des sciences humaines ou des sciences dures (Cuvier, Arago), aident Champollion en lui fournissant la matière première à ses recherches (ouvrages, copies de textes hiéroglyphiques, cursifs etc.). On peut citer l'exemple de François Artaud, directeur du Musée des Beaux-Arts de Lyon qui lui envoie des moulages d'inscriptions égyptiennes et lui donne accès aux objets présents dans les collections du musée lyonnais. ¹¹

Mais n'oublions pas les détracteurs au rang desquels nous pouvons mentionner Silvestre de Sacy ainsi que les concurrents. Louis Ripault (1775-1823), que Champollion surnomme « Sphinxinet », ancien membre de l'Expédition d'Égypte de Bonaparte, s'essaie également au déchiffrement de la *Pierre de Rosette*. Champollion ne le prend pas au sérieux et s'en moque comme le montre ce passage écrit à son frère le 16 juin 1817 : « *Je te prie de me continuer tes détails du Grand Œuvre de Ripault. Ils sont trop plaisants pour que j'y renonce* ». ¹² Dans la correspondance entre les deux frères, il est aussi fait mention de la rédaction d'un mémoire sur l'inscription égyptienne de la *Pierre de Rosette* du chercheur allemand Günther Wahl. Voici l'opinion de Jean-François Champollion écrite le 18 août 1817 : « *La copie de l'inscription égyptienne que tu m'as envoyée suffit pour me convaincre que M. l'Allemand Günther Wahl n'a pas plus découvert l'écriture alphabétique égyptienne que Ripault n'a découvert les hiéroglyphes. Tous leurs résultats sont des niaiseries, parce que, ce qu'ils pourront*

entreprendre manquera toujours par la base. Günther Wahl n'a pas le sens commun et j'espère que Ripault a renoncé à toute prétention sur cet article. Ma dernière a dû t'instruire que j'avais reçu sa lettre mais je ne sais où lui adresser ma réponse que je lui dois ne fût-ce que pour le remercier de ses bonnes et loyales intentions à mon égard ».¹³ Il continue le 27 août : « J'ai encore examiné la découverte de Günther Wahl. Son alphabet égyptien et la lecture prétendue de l'inscription n'ont pas le sens commun. C'est une rêverie tudesque ».¹⁴ Dans la suite de cette lettre, il indique à son frère que Åkerblad lui a écrit pour lui dire qu'il renonçait à ses recherches sur les hiéroglyphes et que « le Rabin », c'est-à-dire Silvestre de Sacy ne l'inquiétait pas non plus. Quant à Thomas Young, Champollion écrit à son frère le 27 août : « Ce que je connais des découvertes du Dr Young par la lettre qu'il m'a écrite sur l'inscription de Rosette, me rassure sur son compte : Åkerblad m'écrivait aussi qu'il avait renoncé à son travail ».¹⁵

À la fin de l'été 1817, après quelques déboires politiques qui ont valu aux deux frères un exil à Figeac, Jean-François Champollion s'estime serein pour continuer ses études sur la *Pierre de Rosette* et l'écriture hiéroglyphique jugeant n'avoir aucun rival sérieux.

La méthode Champollion

Jean-François Champollion maîtrise de nombreuses langues telles que le grec, le latin, l'hébreu, le syriaque, le chaldéen, l'araméen, le copte et s'intéresse à de nombreuses écritures, comme le gaulois, le mexicain ou encore le chinois. En accumulant des connaissances sur plusieurs systèmes graphiques et plusieurs façons d'encoder une langue, il se dit qu'il arrivera peut-être à comprendre comment fonctionne le système des anciens Égyptiens et donc à lire les hiéroglyphes.

Durant une quinzaine d'années, il compile une somme importante de documents en hiératique, démotique, hiéroglyphique, les analyse, émet des hypothèses parfois bonnes parfois mauvaises. Il repère dans le texte démotique de la *Pierre de Rosette*, comme avant lui Åkerblad et Young, des signes qui étaient manifestement les prototypes des lettres additionnelles de l'alphabet copte non issues du grec et servant à transcrire des sons propres à l'égyptien.

Avant la grande découverte de 1822, Champollion rédige deux mémoires très importants conservés aujourd'hui à la BnF : un mémoire sur l'écriture hiératique¹⁶ et un sur l'écriture démotique.¹⁷ Grâce à ses connaissances, Champollion relie le cartouche de Ptolémée à sa version en grec sur la *Pierre de Rosette*. Il fait de même avec le nom de Cléopâtre. Il en dégage un certain nombre de signes « son ». Il complète son « alphabet » en travaillant sur les autres noms d'époque grecque et romaine.¹⁸

Dans la *Lettre à M. Dacier*, publiée en septembre 1822 et donnant la démarche intellectuelle du déchiffreur, Champollion dévoile la liste des hiéroglyphes phonétiques permettant de transcrire les noms des dirigeants grecs et romains. Sur ce point, la méthode employée correspond aux préceptes publiés par Jean-Jacques Barthélemy. En présentant ces éléments, il explique que les noms des souverains étrangers étaient écrits phonétiquement.

Sur des relevés faits à Abou Simbel que l'architecte Huyot lui transmet, Jean-François Champollion se penche sur les groupes présents dans les cartouches. Ces noms royaux sont beaucoup plus anciens que ceux qu'il a étudiés auparavant. Il essaye d'appliquer la méthode précédente mais cela ne fonctionne pas. Donc pour les noms plus anciens et de souche égyptienne, une autre technique était utilisée que celle des signes phonétiques. Sa connaissance du copte est une aide précieuse pour comprendre la double nature des hiéroglyphes, à la fois phonétiques et idéographiques.

Champollion fait ainsi une avancée cruciale en confirmant son idée que depuis les époques anciennes les Égyptiens ont utilisé les deux types de signes, phonétiques et idéographiques. La clé du déchiffrement est d'avoir osé soupçonner, contre l'avis général, que les signes phonétiques existaient dès l'origine, qu'ils faisaient partie intégrante du système hiéroglyphique et qu'ils servaient de clé de lecture phonétique indispensable pour préciser le sens des idéogrammes.

« *Je tiens mon affaire* »

Lors d'une séance publique à l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres à Paris le 27 septembre 1822, Champollion lit sa célèbre *Lettre à M. Dacier* dans laquelle il énonce sa méthode pour déchiffrer l'égyptien hiéroglyphique. Lors de cette présentation, de nombreux savants sont présents dont Thomas Young de passage à Paris.

En 1823, Champollion rappelle dans l'introduction de son *Précis du système hiéroglyphique des Anciens Égyptiens* que « *les anciens Égyptiens s'étaient servis de signes hiéroglyphiques purs pour représenter les sons des noms des souverains Grecs et Romains* ». Il annonce que le but du *Précis* est de montrer que son système s'applique aux textes et noms d'époque pharaonique. En annonçant la méthode grâce à laquelle il va déchiffrer l'égyptien hiéroglyphique, Champollion avoue que s'il a compris l'essentiel de son système, il n'a pas encore abouti. La raison vient du fait qu'il manque d'inscriptions hiéroglyphiques et hiératiques pour pouvoir valider son système.

La grande découverte de Champollion, sa révélation révolutionnaire qui a frappé les savants de son époque, était inconcevable pour la plupart de ses contemporains. La première réaction de Thomas Young en est le témoin. En effet, dans sa publication de 1823, ce dernier cautionne la valeur phonétique proposée par Champollion aux signes alphabétiques. Cependant, il écrit clairement, qu'il ne croit pas à sa théorie concernant leur usage dès les époques anciennes. Il est persuadé que les études postérieures du jeune chercheur le pousseront à revenir à des théories plus sérieuses. Pourtant, il changera lentement d'avis, pour finir par se rapprocher du point de vue de Champollion.

Les deux voyages que Champollion effectue en Italie entre 1824 et 1826 sont l'occasion pour lui d'avoir à sa disposition de nombreux documents à étudier. Mais c'est surtout le voyage en Égypte qu'il effectue entre 1828 et 1829 qui lui permet de vérifier ses hypothèses, sa méthode de lecture, directement sur les monuments d'époque pharaonique et de se confronter à des textes qu'il ne connaissait pas. Il écrit une seconde lettre à M. Dacier au début de l'année 1829 pour lui dire : « *Je suis fier maintenant que, ayant suivi le cours du Nil depuis son embouchure jusques à la seconde cataracte, j'ai le droit de vous annoncer qu'il n'y a rien à modifier dans notre : Lettre sur l'alphabet des hiéroglyphes. Notre alphabet est bon : il*

s'applique avec un égal succès, d'abord aux monuments égyptiens du temps des Romains et des Lagides, et ensuite, ce qui devient d'un bien plus grand intérêt, aux inscriptions de tous les temples, palais et tombeaux des époques pharaoniques ».

Conclusion

La plupart du temps, l'aventure du déchiffrement est présentée soit comme une bataille entre deux protagonistes, Young et Champollion, soit comme la quête d'un génie isolé, tout seul face aux hiéroglyphes et à ses détracteurs. Les études de ces dernières années, menées dans différents fonds d'archives, montrent que la réalité est bien différente. Jean-François Champollion, guidé par son frère aîné, était continuellement en contact avec les savants de son temps. Les recherches de ses prédécesseurs ont posé les premières pierres de l'édifice et les émulations de son époque ont probablement incité le déchiffreur à se surpasser pour percer le secret des hiéroglyphes.

Endnotes

- * Égyptologue, chercheuse associée Laboratoire HiSoMA - UMR 5189, Vice-présidente de l'ADEC (Association Dauphinoise d'Égyptologie Champollion) ; karine.madrigal@gmail.com.
- 1 Les Archives départementales de l'Isère (ADI) conservent le fonds d'archives des frères Champollion, soit environ 12 000 documents répartis en 60 volumes. Depuis 2001, un projet d'inventaire et d'étude de ce fonds est mené par moi-même.
 - 2 S. Polis, *Guide des écritures de l'Égypte ancienne* (Cairo, 2022).
 - 3 J. Winand et G. Chantrain, *Les hiéroglyphes avant Champollion* (Liège, 2022) ; D. Farout, « De la Renaissance à la Restauration : Quelques étapes du déchiffrement des hiéroglyphes », *Les Cahiers de l'École du Louvre* (2016), <http://journals.openedition.org/cel/433> ; S. Thuault, *Le déchiffrement des hiéroglyphes : Une aventure millénaire* (Paris, 2022).
 - 4 A. Youssef, *Le capitaine Bouchard, cet inconnu qui a découvert la pierre de Rosette* (Paris, 2021).
 - 5 D. Farout, « Le premier déchiffreur : L'Abbé Barthélemy (1716-1795) », *EAO* 47 (2007), 11-18.
 - 6 K. Madrigal, Jean-François et Jacques-Joseph Champollion-Figeac : *L'aventure du déchiffrement des hiéroglyphes*, *Correspondance* (Paris, 2021).
 - 7 Jacques-Joseph Champollion-Figeac, *Les vingt premières années de ma vie. Le manuscrit est conservé à la Bibliothèque d'étude et du patrimoine de Grenoble*.
 - 8 K. Madrigal, 'Jacques-Joseph Champollion-Figeac : L'homme de l'ombre dans l'aventure du déchiffrement des hiéroglyphes', *Acta Orientalia Belgica* 36 (2023), 3-20.
 - 9 Ch. Cannuyer, 'Sans le copte, langue des Chrétiens d'Égypte, nous ne connaîtrions quasi-rien des pharaons. Autour du bicentenaire du déchiffrement des hiéroglyphes par Champollion', *Solidarité-Orient*, *Bulletin* 303 (2022), 27-41.
 - 10 ADI, 185 J 2, pièce 69, folios 127 et 128 : Lettre de Jacques-Joseph à Jean-François datée du 28 août 1808.
 - 11 K. Madrigal, François Artaud et les frères Champollion : *Correspondance 1808-1837* (Ferrières, 2022) ; K. Madrigal, « Quand un relevé de Champollion nous entraîne dans les réserves du Musée des Confluences », *Colligo* 5/1 (2022), <http://revue-colligo.fr/index.php/vol-5-num-1-2?id=76>
 - 12 ADI, 185 J 10, pièce 13, folios 464 et 465 : Lettre de Jean-François à son frère, datée du 16 juin 1817 ; K. Madrigal, *Correspondances : Figeac et les frères Champollion* (Figeac, 2016), 77-78.
 - 13 ADI, 185 J 10, pièce 23, folios 480 et 481 : Lettre de Jean-François à son frère, datée du 18 août 1817 ; Madrigal, *Correspondances : Figeac et les frères Champollion*, 95-96.
 - 14 ADI, 185 J 10, pièce 24, folios 482 et 484 : Lettre de Jean-François à son frère, datée du 27 août 1817 ; Madrigal, *Correspondances : Figeac et les frères Champollion*, 97-99.
 - 15 ADI, 185 J 10, pièce 24, folios 482 et 484 : Lettre de Jean-François à son frère, datée du 27 août 1817 ; Madrigal, *Correspondances : Figeac et les frères Champollion*, 97-99.
 - 16 BnF, NAF 20311 et 20312 : Notes manuscrites de Jean-François Champollion sur l'écriture hiéroglyphique.
 - 17 BnF, NAF 20313 et 20314 : Notes manuscrites de Jean-François Champollion sur ses travaux sur le démotique.
 - 18 BnF, NAF 20386 : Carnet de la main de Champollion contenant les relevés de cartouches des rois grecs et romains ; voir également : *L'aventure Champollion : Dans le secret des hiéroglyphes* (Paris, 2022), 97.